

traité ici est vraiment exemplaire. Toutefois, aux p. 29-30 (e) manque une analyse psychologique moderne de la mémoire *loci* (sémantique ?...). L'article d'Alessandro Barchiesi *Exemplarity: between Practice and Text* est également de la même grande qualité. La seule chose qui me manque ici est une référence au *De Conscribendis Epistolis* d'Érasme où celui-ci traite à fond de la problématique des *Exempla* tant dans l'Antiquité qu'à sa propre époque. Même chose pour Pliny le Jeune lorsqu'il fait entrer en scène Arria Maior (Ep. 3,16) comme un véritable *exemplum*. J'ai déjà fait l'éloge de la contribution de G. H. Tucker. Je comprends que le *topos* « être enterré ensemble sous un seul tumulus » soit certes central et que, pour ce qui est de la littérature antique, il soit impossible de concentrer tout traiter dans un seul article. Néanmoins il manque le passage célèbre d'Ovide *Met.* IV, 157 où Thisbé supplie les dieux de *componi tumulo non inuideatis eodem* ensemble avec son Pyramus. Enfin, dans l'article précité de H.-J. van Dam où il décode deux grands monuments (avouons-le) de l'humanisme (Daniel Heinsius et Hugo Grotius) (p. 112), il manque sous la rubrique « Vergil's praise of natural philosophy » une mention de Lucrèce. Ma conclusion générale : une œuvre excellente !

Rudolf DE SMET

Elena THEODORAKOPOULOS, *Ancient Rome at the Cinema : Story and Spectacles in Rome and Hollywood*. Exeter, Bristol Phoenix Press, 2010. 1 vol. 13,5 x 24,5 cm, 199 p., ill. (GREECE & ROME LIVE). Prix : 15,50 €. ISBN 978-1-904675-28-0.

Spécialiste de la poésie latine aussi bien que du 7^e Art, Elena Theodorakopoulos enseigne à l'Université de Birmingham. L'auteur s'attache dans son livre à l'imagerie « spectaculaire » de l'Antiquité romaine véhiculée par le cinéma depuis le tournant des années 1960. Une imagerie oscillant entre le réalisme et le visionnaire, qui se dégage de six chapitres centrés chacun sur un péplum significatif et encadrés par une solide introduction méthodologique et une synthèse générale. À savoir : « 'Tale of the Christ' or 'Tale of Rome' ? » (*Ben-Hur*, W. Wyler, 1959) ; « The Politics of Story-Telling » (*Spartacus*, S. Kubrick, 1960) ; « The Filmmaker As Historian » (*La Chute de l'empire romain*, A. Mann, 1964) ; « Making It New ? » (*Gladiator*, R. Scott, 2000) ; « Rome and the Penny Arcade » (*Titus*, J. Taymor, 1999), et enfin « 'Farewell to Antiquity' or 'Daily Life in Ancient Rome' ? » (*Fellini Satyricon*, F. Fellini, 1969) – seul titre à déroger en tous points au contexte hollywoodien du corpus, et dont il eût été dommage de faire l'impasse, vu sa prégnance durable auprès de maints latinistes. Si Theodorakopoulos ne manque pas de rappeler que *Gladiator* a contribué – grâce à la révolution numérique – au *revival* d'un genre qui vit le jour dès l'époque du cinéma muet, mais fit surtout florès dans les années 1950 (quand il s'agissait de concurrencer la télévison naissante au moyen du CinémaScope et du Technicolor), les pages consacrées au *Fellini Satyricon* et à *Titus* nous engagent à une série de réflexions bien plus alléchantes sur la tentation de revisiter un certain passé, au seuil d'un âge planétaire que d'aucuns mettent volontiers en parallèle avec la parabole édifiante qui fut celle de l'empire romain. Toutefois, là où le génial cinéaste de *La dolce vita* bouleversa en profondeur la représentation des contemporains de Pétrone en privilégiant tout ce qui sépare l'homme moderne de la *Weltanschauung* d'une humanité presque aussi éloignée de la nôtre que s'il nous invitait à explorer en rêve la topographie d'une autre

planète, Julie Taymor, elle, multiplie de façon systématique les jeux de miroirs et les anachronismes entre le I^{er} et le XX^e siècle. Ainsi, sur la base de l'aventureuse relecture du *Titus Andronicus* de Shakespeare qu'elle avait déjà montée elle-même sur les planches, en 1994, la réalisatrice américaine n'hésite pas à faire se côtoyer à l'écran, par exemple, une garde prétorienne en bonne et due forme et une escorte de motards, ou encore des glaives et des fusils, avec en prime Anthony "Hannibal" Hopkins dans le rôle-titre, aux côtés de partenaires portant avec autant de naturel la toge ou la cuirasse que la chemise noire des *Arditi* de Mussolini. Le tout, tourné tantôt dans les vestiges mêmes de la Ville Éternelle, tantôt devant les arcatures de travertin du quartier de l'EUR, construit sous le fascisme pour l'Esposizione Universale Romana de 1942 (annulée pour cause de guerre). Un type d'approche aussi arbitraire que poétique, qui, aux yeux du grand public, ne pouvait que faire du *Satyricon* archaïsant de Fellini et de ce *Titus* post-moderne des œuvres résolument déconcertantes. Quant aux spectateurs avertis, ceux-ci en auront apprécié les qualités ou les défauts selon les goûts respectifs propres à leur créneau générationnel. Quoi qu'il en soit, la mise en exergue de ces deux péplums atypiques force immanquablement les uns et les autres à sortir des sentiers battus par les superproductions plus traditionnelles sur lesquelles portent les chapitres précédents. Il est toutefois permis de regretter que Theodorakopoulos souligne à bon droit l'apport créatif majeur du décorateur Dante Ferretti, à propos de *Titus*, sans mentionner nulle part, en revanche, les témoignages incontournables du coscénariste du *Satyricon*, Bernardino Zapponi, et du costumier-décorateur Danilo Donati (formé, comme Ferretti, sur les plateaux de Pasolini). De même, si le nom de Pierre Sorlin figure bien, pour la forme, au fin fond du volume – à la faveur d'un recueil d'essais en traduction jamais cité dans les notes –, on ne trouve aucune trace des travaux non moins fondamentaux de son collègue Marc Ferro sur le cinéma et l'histoire. Un double impair dû sans doute à l'établissement d'une bibliographie trop exclusivement anglo-saxonne pour aborder, en particulier, ce chef-d'œuvre de celluloïd venu d'Italie. Par contre, on saluera le choix du tableau *Pollice verso* (1872, Phoenix Museum of Arts) exhibé en couverture, comme en écho à la rétrospective du peintre Jean-Léon Gérôme tenue au musée d'Orsay, en 2010, tandis que l'ouvrage qui nous occupe sortait de presse outre-Atlantique. (En effet, nombre de toiles de Gérôme ont servi de modèles directs aux pionniers du péplum, dans les années 1910, mais aussi au réalisateur-vedette de *Gladiator*, Ridley Scott).

Fabien GERARD